
ÉTABLISSEMENT

DE LA

DOMINATION TURQUE

EN ALGÉRIE

I.

On a vu à diverses époques de l'histoire et presque dans tous les pays, des bandes d'hommes pervers et avides se donner momentanément une organisation quelconque, pour augmenter leur pouvoir de mal faire et l'exercer avec des chances d'impunité plus grandes. Mais il était réservé aux pirates d'Alger d'offrir, pendant 300 ans, l'exemple peut-être unique au monde, d'un gouvernement organisé tout à fait à la manière de ces bandes et fondé exclusivement, ouvertement, sur la rapine et le meurtre, gouvernement accepté toutefois par les nations mêmes qui avaient le plus à en souffrir. Là, toute fortune publique ou privée dérivait de la spoliation : Là, Proudhon eût put proclamer sans le moindre sophisme : « *La propriété, c'est le vol !* »

Cette monstruosité politique surgit tout à coup au commencement du XVI^e siècle, à quelques heures des rivages de l'Europe méridionale, et elle entraîna aussitôt dans sa sphère de brigandage régularisé les Régences voisines de Tunis, Tripoli et quelques contrées du littoral marocain, parmi lesquelles Salé (1) obtint surtout une déplorable notoriété. Pendant la longue durée

(1) Salé ville maritime du Maroc, sur la côte N.-O. d'Afrique.

de ce gouvernement étrange, il ne renia jamais une seule fois les sauvages principes sur lesquels il reposait et ne cessa pas un instant d'en faire les plus odieuses applications.

Certes, la Méditerranée n'était pas alors un lac français ; car bien loin d'y dominer, nous n'étions pas même les maîtres sur notre propre territoire où les forbans d'Alger et les autres barbaresques opéraient à chaque instant des désastreuses descentes. Profitant des ombres de la nuit, les corsaires débarquaient inaperçus et s'approchaient furtivement des habitations isolées, en agitant une clochette à bétail, qu'ils s'étaient pendu au cou. A ce bruit bien connu, le pauvre paysan sortait de son lit à la hâte, croyant qu'un mulet s'était échappé ou que les bœufs de son voisin ravageaient son champ. Mais à quelques pas de sa demeure, il tombait aux mains d'un impitoyable ennemi qui le chargeait de fers, et il ne revoyait plus sa famille qu'au *Badestan* (1) marché aux esclaves, où leurs capteurs les exposaient en vente, comme un vil troupeau.

On éprouve autant de surprise que d'humiliation quand on est obligé de reconnaître que cette piraterie barbaresque qui épouvanta et ruina le commerce européen pendant si longtemps n'était exercée après tout que par un certain nombre de renégats chrétiens, quelques milliers d'hommes, rebut des populations turques ou mêmes chrétiennes de l'Empire Ottoman. Quoique beaucoup d'écrivains superficiels leur aient donné pour complices tous les indigènes de l'Algérie, il est certain que les Kabyles et les Arabes, bien loin de participer aux bénéfices de ce système de spoliation, en étaient également les victimes, et que la *razia* en terre ferme, complément naturel de la méthode gou-

(1) Le *Badestan* à Alger était sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la place Mahon. « Le lieu où se fait ordinairement dans Alger cet infâme et maudit commerce (celui des esclaves) dit le P. DAN. (*Hist. de Barbarie*, p. 392). est au beau milieu de la ville et nommé le *Batis-tan* ou le *Soc* (*Souk*, marché), place carrée en forme de quatre galeries, mais qui sont toutes découvertes, où l'on a coutume de s'assembler, comme en une place de change et de marché ; à Tunis, à Salé, à Tripoli et autres villes de Barbarie, comme aussi en toute la Turquie, c'est aux bazars et aux places publiques où l'on vend les captifs avec les bêtes. »

vernementale des Janissaires algériens était tout aussi funeste aux indigènes que la course maritime aux chrétiens.

Il y aurait même injustice à étendre à tous les Turcs la réprobation que méritent ceux d'Alger, et des autres États barbaresques ; car, nous le répétons, ceux-ci étaient la lie des populations de l'Empire ottoman qui les méprisaient et les détestaient autant que la chrétienté pouvait elle-même le faire. Il y avait dans les traditions des chancelleries européennes d'Alger une anecdote qui caractérise parfaitement cette situation : c'est celle qui est relative à deux dames turques de distinction qu'un accident de mer obligea de relâcher à Alger pendant quelques jours, et qui aimèrent mieux les passer chez le consul de France que de demander l'hospitalité à quelqu'un de leurs compatriotes. Quelque instance que leur fit le dey Hassan d'accepter un palais appartenant au beylik, elles le refusèrent et ne voulurent avoir aucune communication avec les Turcs d'Alger (1).

Le recrutement des Turcs, soldats de la milice d'Alger, se faisait du consentement du Grand Seigneur, sur les côtes des deux Turquies. C'était une espèce de *presse* ordonnée suivant les besoins ou les caprices du Pacha d'Alger, qui en frappait, à des époques indéterminées, certaines villes maritimes de la Porte. Quiconque venait s'inscrire devenait inviolable dès qu'il était sous pavillon algérien. Aussi était-ce généralement la lie de la population qui accourait à l'appel des recruteurs barbaresques ; hommes de main, du reste, ils étaient suffisants pour le rôle de force, de violence et d'audace qu'ils avaient à remplir (2).

(1) LAUGIER DE TASSY. *Histoire d'Alger*, 89.

(2) LAUGIER DE TASSY, *Histoire d'Alger*, 114. WALSIN ESTERIASY. *De la Domination turque*, 231. « Les Algériens, dit SCHAW, (*Observations sur le royaume d'Alger*, p. 406), envoient tous les cinq ou six ans quelques vaisseaux armateurs au Levant pour chercher les recrues nécessaires pour leur armée ; ces recrues consistent ordinairement en bandits ou bergers, ou en toute sorte de gens de la lie du peuple. Mohamed Bacha, qui était dey lorsque j'arrivais à Alger, n'eut pas honte d'avouer la bassesse de son extraction dans une dispute qu'il eut un jour avec le consul d'une nation voisine : « *Ma mère, lui dit-il, vendait des pieds de moutons, et mon père des langues de bœufs ; mais il aurait eu honte d'avoir exposé en vente une langue aussi mauvaise que*

Ce serait calomnier nos anciens souverains que de supposer qu'il aient été insensibles à la honte et aux misères que ces forbans infligeaient à la chrétienté en général et à la France en particulier. Cependant, soit parfois par impuissance, soit par des considérations politiques, presque tous se sont abstenus de poursuivre une répression efficace. Un seul, Louis XIV, l'a tentée sur une grande échelle; mais après l'expédition de Djigelly (1664) et les bombardements d'Alger et de Tripoli (1683-1688) qui coûtèrent des sommes énormes, sans amener de résultats bien décisifs, quand au fond de la question, il rentra forcément dans l'ancien système de longanimité politique à l'endroit du principal de ces nids de pirates et fit avec Alger le traité de 1689 qui ne fut guère mieux observé que les précédents.

Nos diplomates qui croyaient les Algériens abattus et humiliés, durent éprouver quelque désappointement, lorsque le Dey en apprenant combien de millions il avait fallu dépenser pour démolir quelques édifices et maisons de sa capitale, s'écria dans un mouvement de regret naïf « que ne m'avez-vous offert la moitié de cette somme, j'aurais rasé Alger tout entier de mes propres mains ! » C'est qu'il ne suffisait pas de jeter quelques bombes dans cette ville, ni même d'occuper quelque partie de son territoire ainsi que la France l'essaya sans succès à Djigelly en 1664, comme les Espagnols l'ont pratiqué en vain à Oran, pendant trois siècles, il fallait s'emparer de tout le pays et s'y installer solidement, ainsi que le proclama hardiment plus tard l'illustre maréchal Bugeaud, au grand scandale des publicités de l'école Desjobert.

Avant lui, un grand homme avait eu cette pensée que ses embarras européens l'empêchèrent seuls de mettre à exécution. En effet, au commencement de ce siècle, Napoléon I^{er} s'occupait activement d'effacer les traces de l'anarchie révolutionnaire et de

la vôtre » Cependant ces mêmes recrues dès qu'ils se voient vêtus et armés et qu'ils ont un peu goûté la vie militaire commencent à se donner de grands airs, et prétendent qu'on les traite d'*Effendi* ou de *votre Grandeur*. Ils regardent en même temps les citoyens les plus considérables comme leurs esclaves, et les consuls des nations étrangères comme leurs valets de pied. »

rétablir la régularité dans toutes les branches de l'administration, lorsqu'au plus fort de cette œuvre réparatrice, certains faits de pillage maritime commis par les pirates d'Alger, au détriment de nos nationaux et de nos alliés ramenèrent son attention sur la question des Barbaresques. Nous disons *ramenèrent*, parce que souvent dans son pays natal, cette grave question avait dû occuper sa vaste et puissante intelligence. N'avait-il pas eu sous les yeux ces tours élevées en Corse par les Génois pour surveiller et défendre le littoral contre les Barbaresques, observatoires plutôt que forteresses dont la garnison se composait de trois ou quatre soldats avec un commandant et un gardien. Il avait sans doute vu s'enflammer plus d'une fois le morceau de bois que l'on tenait toujours prêt sur les plate-formes pour donner le signal d'alarme qui faisait le tour de l'île d'une vigie à l'autre, annonçant qu'une voile suspecte apparaissait à l'horizon et que les gens valides devaient prendre les armes et leurs familles se retirer à l'intérieur. Dans sa jeunesse, Napoléon I^{er} avait dû entendre raconter plus d'une fois les ravages exercés sur le littoral de la Corse par les pirates africains, et quand il devint le chef d'une grande nation, il était tout préparé aux appréciations et aux entreprises dont nous allons entretenir le lecteur.

La trace la plus ancienne de ses préoccupations à cet égard se trouve dans une lettre qu'il écrivait à l'Empereur de Russie, à la date du 29 août 1802, où l'on remarque ce passage :

« L'existence de ces pirates est une honte pour toutes les grandes puissances de l'Europe et il serait à désirer que l'on pût s'entendre pour les faire vivre en honnêtes gens, car, puisque la Croix ne fait plus la guerre au Croissant, pourquoi souffrir que la réciprocité n'ait pas lieu ? Les côtes de la Barbarie sont fertiles, leurs habitants pourraient vivre tranquilles et cultiver leurs terres sans commettre de pirateries. »

Napoléon I^{er} ne se borna pas à cette réprobation historique. Dans son traité secret avec le même souverain (Tilsitt, 7 juillet 1807) il introduisit cette clause significative :

« Art. 5. Les villes d'Afrique, telles que Tunis, Alger, seront occupées par les Français ; et, à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français auront pu faire pendant la guerre,

seront données en indemnité aux rois de Sicile et de Sardaigne.»

Ceci complétait le programme algérien résumé en ces points essentiels :

Destruction de la piraterie ;

Prise de possession des Etats Barbaresques par l'Europe ;

Initiation des Barbaresques à la civilisation.

Ces choses n'étaient pas de pures théories dans l'esprit de Napoléon I^{er}, puisque dès l'année suivante (1808), il chargeait le chef de bataillon du génie Boutin de visiter Alger, Tunis, d'en lever les plans en secret, ainsi que ceux des forts environnants et d'étudier les lieux les plus propres à un débarquement. Le commandant Boutin s'acquitta de sa difficile mission avec intelligence et courage, et dans le 3^e trimestre de 1808, il avait remis au ministère de la guerre, une *Reconnaissance générale de la ville, des forts et des batteries d'Alger*. Ce remarquable travail a été le guide de l'expédition de 1830, qui débarqua à l'endroit précis recommandé par Boutin, et suivit de point en point l'itinéraire indiqué par cet officier pour arriver sous les murs d'Alger.

Donc, « si le génie de Napoléon avait rêvé cette conquête » comme l'avait gravé sur le marbre, un vieux soldat de l'Empire (1), dans le jardin Marengo, à Alger, sa haute prévoyance en avait préparé le plan, que la jeune armée de 1830, exécuta si brillamment.

II.

Au commencement du XVI^e siècle, le cœur du Maghreb central, ce que nous appellerions aujourd'hui la province d'Alger, était resserré entre les royaumes de Bougie et de Tlemcen qui s'en disputaient vivement la possession. Ces démembrements des grands empires de Tunis et de Fez inspiraient tous deux aux Algériens des craintes et des espérances, mais à des degrés très-divers ; car, il ne pouvaient pas tous deux également leur nuire ou les protéger. Bougie, le plus rapproché avait plus de facilité pour atta-

(1) Cette inscription fut enlevée le 4 septembre 1870. La Municipalité qui en a donné l'ordre serait bien embarrassée de l'expliquer.

quer ou pour défendre. Obligé de se donner un suzerain, Alger devait donc se décider pour celui-ci, à qui il offrit en effet son hommage et le tribut. Le roi bougiote, satisfait de cette soumission, laissa aux Algériens la jouissance à peu près complète de leur chère liberté.

Car, fondé à une époque très-reculée par les Beni Mezar'anna, peuplade berbère, Alger a toujours eu les allures républicaines et l'amour de l'indépendance qui distinguent la race kabyle. Il a souvent lutté parfois avec quelque succès contre les puissantes dynasties qui se sont succédé, dans l'Est et dans l'Ouest de l'Afrique, entre la chute de l'empire romain et l'avènement du pouvoir turc. Plus tard la tribu des Beni Melikeuch, reléguée aujourd'hui sur les pentes méridionales de la Kabylie Djurjurienne, avait réussi à dominer la Mitidja, ce qui l'avait rendue à peu près maîtresse d'Alger.

Mais en 681 de l'hégire (1283 de J.-C.), un lieutenant des rois de Tlemcen, soumit les populations berbères du pays de Médéa, chassa des montagnes de Titteri les Arabes Taaleba, branche des Makil, après avoir fait mourir leur chef, victime d'une trahison et les envoya dans la Mitidja, où les Beni Melikeuch voulurent bien les recevoir, mais à titre de tributaires.

Quand les Beni Merin, du Maroc, s'emparèrent du Magreb central, la domination des Beni Melikeuch s'évanouit complètement; et cette tribu désormais confinée dans ses montagnes natales, sur la rive gauche de la rivière de Bougie, au nord des Bibans, ne fit plus parler d'elle, si ce n'est de nos jours et à propos du fameux Bou Barla (1).

Les Taaleba, restèrent donc les seuls maîtres de la Mitidja, et ils avaient fini par imposer leur chef Salem et Teumi à la ville d'Alger, où celui-ci régnait plutôt qu'il ne gouvernait, ainsi qu'on le verra bientôt.

Les Algériens s'étaient adonnés à la piraterie sous ce nouveau

(1) BOU BARLA (*l'Homme à la Mule*), marabout kabyle, qui de 1851 à 1854 fut le grand agitateur de la Kabylie djurjurienne. Il fut tué le 26 décembre 1854 par le caïd Lakdar, frère d'El-Mokrani, qui seize ans plus tard, grand chef de l'insurrection de 1871, tombait sous les balles françaises de la colonne Cerez.

règne ; leurs navires dirigés par des Maures Andalous, réfugiés en Afrique et qui connaissaient parfaitement le littoral de la Péninsule, écumaient les mers et désolaient les îles et les côtes de l'Espagne.

Le roi Ferdinand indigné de cette audace, et poussé d'ailleurs par l'instinct de réaction contre l'islamisme qui se manifestait alors dans son royaume, s'empara d'Oran en 1509 et de Bougie en 1510, et jeta sur ces deux points du littoral africain les fondements de ces constructions militaires dont nous voyons encore aujourd'hui les imposants débris.

Les habitants d'Alger s'émurent de la rapidité de ces conquêtes ; craignant pour eux-mêmes, ils envoyèrent à Bougie des Députés chargés d'offrir leur soumission à l'Espagne et celle des cheiks des tribus voisines. Le 31 janvier 1510, ces Députés signèrent un traité par lequel ils reconnaissaient la suzeraineté du roi catholique, s'engageaient à rendre tous les esclaves chrétiens et à payer un tribut annuel et n'avoir enfin d'ennemis et d'amis que ceux de ce Souverain (1).

Leur exemple fut suivi par les roitelets de Ténez et de Dellys qui se soumirent aux mêmes conditions. On stipula même que les sultans d'Alger et de Ténez iraient rendre hommage à Ferdinand, au pied de son trône. Ils accomplirent cette humiliante formalité, peu de temps après, à Burgos, où ils arrivèrent chargés de riches présents et amenant cent trente esclaves chrétiens dont ils avaient brisé les chaînes, bien à contre cœur. Une humiliation bien plus grande était réservée aux Algériens : le comte Pierre de Navarre fit bâtir à grands frais et avec une merveilleuse promptitude, une forteresse, sur un des îlots de roches situés en face d'Alger. Un auteur arabe dit qu'elle se composait de deux ouvrages. Le moins considérable existe encore et sert de base à la Tour du Phare, tandis que l'autre fut démoli en 1528 par Kheir Eddin pacha qui en employa les matériaux à construire la jetée qui relie l'îlot de la Marine à la ville. Ce château espagnol avait pris le nom de *Pegnon* (Peña, gros Rocher).

(1) FERRERAS, *Histoire d'Espagne*, t. VIII, p. 337.

MARIANA, *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 683.

Avec les projets que les rois d'Espagne méditaient alors sur l'Afrique, ce fut une grande faute que de ne pas occuper Alger, centre naturel de leurs intérêts sur ce littoral où ils possédaient déjà Oran et Bougie ; cependant ils obtinrent du moins cet avantage de la construction du Pegnon — qu'un nid de pirates, auparavant la terreur de l'Espagne, et qui s'était enrichi de ses dépouilles, se trouva désormais mâté et surtout fort humilié d'avoir ainsi ce qu'ils appelaient « *une épine dans le cœur* ».

Mais les musulmans ont une manière de comprendre les traités qui n'assure pas une grande durée à ceux que l'on fait avec eux ; ils croient que toute convention de ce genre se trouve annulée par la mort ou la déchéance d'une des parties contractantes. Aussi, à la mort de Ferdinand, les Algériens, se considérant comme déliés de leurs obligations envers l'Espagne, crurent l'occasion favorable pour rejeter loin d'eux le joug de servitude qu'on leur avait imposé. Ils n'avaient même pas attendu cet événement pour en concevoir la pensée, et, dès l'époque où fut signé le traité, les parties qui divisaient la ville, discutaient avec chaleur à ce sujet, les uns voulant que le tribut fût payé fidèlement et les autres étant d'avis de le refuser. Le cheikh Salem et Teumi s'appuyant sur la garnison espagnole du Pegnon, insista pour tenir la parole jurée ; les notables de la ville et de son territoire défendaient l'autre opinion. On peut se faire une idée de ce qui se passait alors à Alger, en étudiant ce que l'on voit encore de nos jours, dans tous les centres de populations kabyles en possession de ce qu'ils appellent, la liberté et l'indépendance. Certes la discorde civile ne règne pas seulement chez ces peuplades barbares, et les nations civilisées lui rendent bien aussi un déplorable culte ; mais ce qui en Europe n'est qu'une situation exceptionnelle, passagère, était en Afrique l'état normal et permanent. Les quartiers d'un même village berbère, encore aujourd'hui, sont presque toujours des camps ennemis en présence, et certaines familles d'un même quartier sont animées de haines héréditaires, bien autrement farouches que celles qui divisaient les Capulet et les Montagu.

Les adversaires de Salem et Teumi étaient les plus nombreux et les plus puissants : ils finirent par l'emporter et le tribut fut

refusé aux Espagnols. « Nous saurons bien trouver, disaient-ils, un bras puissant pour nous défendre contre les chrétiens, » et les malheureux, aveuglés par un fanatisme dont ils devaient déplorer plus tard les funestes conséquences, députèrent des envoyés à Aroudj, aventurier turc, qui se trouvait alors à Djigelly, où il essayait de se créer un établissement fixe en Algérie. Ils exposèrent à ce corsaire que la ville d'Alger qui n'était ni pauvre ni faible recourait à lui plutôt qu'à tout autre pour se débarrasser d'un honteux tribut qu'elle payait à l'Espagne. Leur demande même, en attestant leur impuissance donnait un démenti à leurs prétentions. Aroudj vit bien la vérité derrière leurs vanteries ; mais il comprit tout le parti que l'on pouvait tirer d'une ville riche, affaiblie par ses divisions intestines. Il promit donc de venir à leur aide et se disposa en effet à tenir sa parole.

La démarche imprudente des Algériens amenait donc un nouveau prétendant sur le terrain en litige : aux Hafsites qui les menaçaient du côté de l'Est, aux Mérinites qui les pressaient à l'Ouest, aux Taaleba qui les dominaient par le sud, aux Espagnols qui les serraient de près sur le littoral, aux Beni Melikeuch enfin qui, dans leurs montagnes abruptes, rêvaient peut-être la restauration de leur ancien pouvoir, allaient s'ajouter les frères Barberousse, corsaires audacieux et intelligents, que suivait une bande déterminée d'autres aventuriers subalternes parmi lesquels on comptait beaucoup de renégats.

Certes, en considérant les puissants empires, les nationalités énergiques et vivaces engagées dans cette lutte, en pesant enfin les forces de toutes ces parties belligérantes, on aurait repoussé comme une folie, l'idée que la victoire allait se prononcer pour les flibustiers turcs.

Mais les événements de ce monde n'ont pas toujours l'issue que la sagesse humaine leur assigne, et il est dans la vie des nations des dénouements qui trompent les prévisions de ceux qui se croient les plus habiles. La race turque, qui devait prévaloir ici pendant trois siècles possédait d'ailleurs à un degré remarquable l'instinct du commandement ; elle devait dominer les Arabes à qui cette qualité manque de tous points. Quant à l'Europe, les temps n'étaient pas venus pour elle ; il fallait pour lui permettre la

conquête de l'Afrique et légitimer cette conquête, qu'elle fu plus avancée dans la carrière de la civilisation. Il lui fallait cette irrésistible trinité de chemins de fer, de la vapeur et du télégraphe qui, en annulant les distances, placent les peuples conquis sous la main et sous les yeux du peuple vainqueur dont ils centuplent ainsi les forces.

Les auteurs de la révolution qui a fait de l'Algérie un pachalik de la Porte ottomane sont AROUDJ et KHEIR-EDDIN, deux frères que l'on désigne en Europe sous le nom de *Barberousse* (1) quoique ce surnom n'appartienne proprement qu'au dernier, le seul qui ait été bien connu de nos écrivains, parce qu'il s'est trouvé mêlé dans tout le cours de sa longue et brillante carrière maritime à la grande lutte entre François I^{er} et Charles-Quint.

Les différents auteurs qui ont écrit la vie des deux frères, ne s'accordent point sur leur origine et le lieu de leur naissance. D'après Haëdo, Kheir-Eddin était de l'île de Metelin (l'ancienne *Lesbos*) et né dans un village appelé Mala, situé à la pointe septentrionale de l'île; son père qui était chrétien s'appelait Jacob et était potier de terre. Paul Jove dit que les Barberousse étaient fils d'un prêtre grec renégat. Sandoval prétend que leur père était un renégat Albanais, marié à Mételin avec la veuve d'un prêtre grec. Marmol assure qu'ils étaient siciliens. Une vie de Kheir-Eddin, publiée à Paris en 1781, le dit Français et de la famille d'Authun, en Saintonge. On le voit, il est peu de sujets plus enveloppés de ténèbres et de contradictions!

Parmi tant de récits, laissant de côté toutes les sources européennes qui ne peuvent qu'induire en erreur à cet égard, nous croyons devoir donner la préférence aux documents indigènes, surtout au *Razouat* (2), chronique turque qui a été dictée par

(1) Ce surnom de Barberousse fut-il d'abord imposé à Aroudj, à cause de la couleur de ses cheveux et de sa barbe, ou appartient-il seulement à Kheir-Eddin? C'est là un fait, du reste sans importance, sur lequel les historiens ne s'accordent pas. Les chroniqueurs donnent ce nom indistinctement à l'un et à l'autre.

(2) *Ghazewati Kheir-Eddin Pacha, les Victoires de Kheir-Eddin Pacha*, ouvrage en turc, dicté par Kheir-Eddin lui-même, puis reproduit en arabe, d'où Venture de Paradis l'a traduit en français. Ce dernier

Kheir-Eddin lui-même, le second des Barberousse. Le *Razouat* nous apprend que Yacoub (1), honnête raïs (capitaine de navire) qui faisait un petit commerce maritime à Mételin (Lesbos), eut quatre fils, Ishak, Elias, Aroudj et Kheir-Eddin ; les deux derniers, fondateurs du pachalik d'Alger, sont les seuls dont nous ayons à nous occuper. Disons seulement qu'Elias fut tué au début de sa carrière de pirate, dans un engagement contre une galère des chevaliers de Rhodes, et qu'Ishak périt en 1517 en défendant Calaa des Beni-Rachid contre les Espagnols.

Dans le même combat, où Elias fut tué, Aroudj avait été fait prisonnier et conduit en esclavage à Rhodes. Enchaîné au banc des esclaves, il rama pendant deux ans à la chiourne. Il parvint enfin, au milieu d'une tempête, à briser ses fers et atteignit la côte à la nage. Refugié à Constantinople et dans une profonde

travail trouvé dans les papiers du savant orientaliste, fut publié en 1837, par M. Sander-Rang et Denis, sous le titre de : *Fondation de la Régence d'Alger*, sans que ces éditeurs connussent l'auteur véritable de l'œuvre originale dont ils faisaient paraître la traduction annotée.

La bibliothèque d'Alger possède sous le n° 942 une traduction arabe de Ghazewati, faite sur l'original turc. C'est en parcourant ce manuscrit que M. Berbrugger reconnut qu'il était identique à la chronique arabe publiée par MM. Sander-Rang et Denis. Cette découverte bibliographique eut un intérêt réel, puisqu'elle fit connaître l'importance d'un document relatif au début de l'établissement turc, écrit par celui-là même qui l'a fondé.

(1) Une inscription, aujourd'hui au musée d'Alger, sous le n° 36 de la section épigraphique, et provenant de la mosquée des chaouches, ancien corps de garde de la place du Gouvernement, contient un passage qui fournit quelques données plus ou moins acceptables sur la famille des Barberousse :

« Cette mosquée bénie a été bâtie par le Sultan, champion religieux
 « dans la voie du Dieu des mondes, notre maître Kheir-Eddin, fils de
 « l'émir (prince) illustre, le champion de la foi, Abou Youcef-Yakoub
 « le Turc. »

Le père des Barberousse était donc Turc, et s'appelait Yakoub. Quant au titre de prince, ce paraît être une flatterie du lapicide : car, dans le *Razaouat*, Kheir-Eddin fait dire expressément à son frère Aroudj : « Je ne suis pas le fils d'un prince. »

misère, il fut successivement portefaix, journalier et conducteur à gages d'une petite barque. Enfin, il réussit à se faire nommer timonier à bord d'une galère que deux Turcs de Constantinople armaient en course, de conserve avec un brigantin. Un des deux patron mourut à Tenedos. Aussitôt Aroudj souffle parmi ses compagnons le feu de la révolte; il surprend son maître endormi, le tue d'un coup de hache, soulève l'équipage et se fait reconnaître par lui comme chef. C'est ainsi que le premier Barberousse inaugura la carrière de sang et de pillage qui devait le conduire à fonder la Régence d'Alger, cette puissance singulière et terrible jetée sur les limites du monde barbare et menaçant l'Europe civilisée qu'elle épouvanta pendant plus de trois siècles.

Ernest WATBLED.

A suivre.

